

# Aux 47e Rencontres d'Arles, de la dérision, de l'enquête, et des révélations

[Luc Desbenoit](#)

Publié le 08/07/2016



“Hara-Kiri”, Sébastien Lifshitz, **Malick Sidibé**... Accrochages, mises en scène et diversité des thèmes montrent l'exigence et le professionnalisme de cette édition 2016 des rencontres photographiques. Avec un coup de cœur pour les clichés de Peter Mitchell et ceux de Don McCullin.

Accrochée aux [Rencontres d'Arles](#), l'image ci-dessus rappelle que la revue *Hara-Kiri* (1960-1985) savait utiliser la photographie. En une scène, la bande de sales gosses du professeur Choron – le passager chauve assis derrière Wolinski et Cabu, qui seront les fondateurs de *Charlie Hebdo* – se paye la fiolle du Concorde, le fleuron franco-britannique et fierté de la France giscardienne lors du lancement de l'avion supersonique en 1976. « *C'est pas mal, dit la légende, mais pour ce prix là ils pourraient mettre autre chose qu'un travelo comme hôtesse de l'air.* »

L'efficacité de la parodie résume bien en fait l'état d'esprit de cette 47e édition des Rencontres d'Arles qui se singularise par l'efficacité de ses accrochages et des mises en scène. Histoire édifiante du western camarguais avec en tête d'affiche Johnny Hallyday (aussi à l'aise, ceci dit, en cow-boy sur un cheval qu'assis en queue de pie derrière un piano à queue) ; spectaculaires installations autour du 11 septembre ayant inspiré une diversité impressionnantes d'œuvres ; découverte de la Ligne Maginot par l'ingénieur Alexandre Guirkinger et descriptions des somptueux rites folkloriques traditionnels japonais par l'insatiable tireur en série Charles Fréger...

Rares sont les expositions à éviter comme la piètre performance de Hans Silvester sur les Bench : une série de clichés – le mot est à prendre au pied de la lettre – sur une population éthiopienne, suintant de bons sentiments et détachée de l'Humain. Une exception qui se remarque dans cette 47<sup>e</sup> édition exigeante, ludique, professionnelle – l'amateurisme des Rencontres, qui se retrouve toutefois dans les multiples manifestations du Off, semble définitivement enterré. Ouvert à tous les publics, le festival se déploie dans les moindres recoins de la cité antique dans une diversité de thèmes. En voici quelques-uns...

## Les empêcheurs de photographier en rond



Les plus anciens redécouvriront avec jubilation un florilège de bonnes pages du mensuel *Hara-Kiri* avec Coluche en guest star, et des couvertures souvent irrésistibles de drôlerie. Un exemple ? « *Révélation ! la mort est une fausse blonde* » (photo à l'appui sur le sexe d'un squelette féminin qu'on vous laisse découvrir). (1)

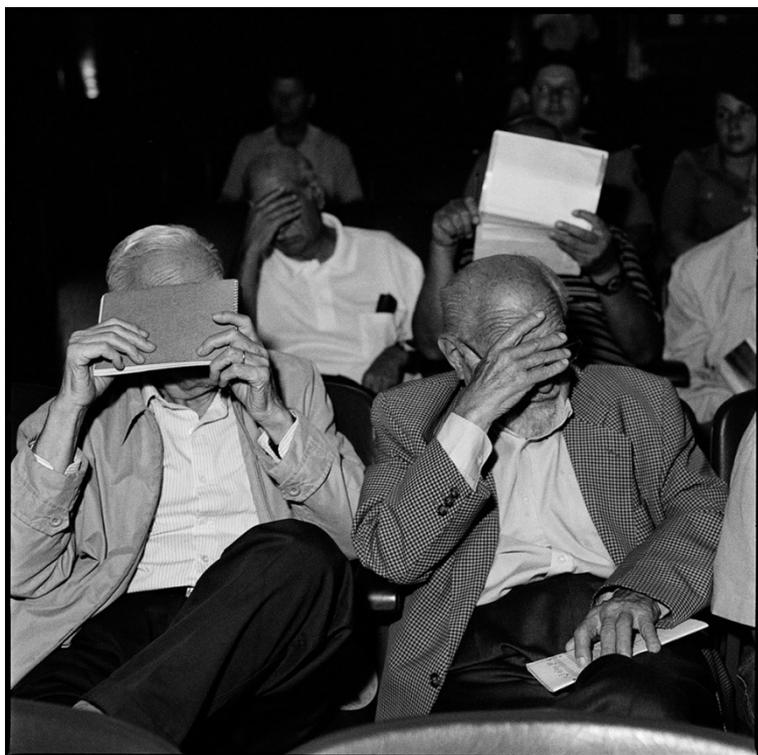
C'est un peu dans la même veine contemporaine que l'artiste contemporain italien Maurizio Cattelan [imagine sa revue « Toilet paper »](#). Aucun texte. Juste des images choquantes comiques et dérangeantes tournant en dérision ou recyclant les codes visuels contemporains utilisés par la presse, la communication et la publicité, ou le cinéma. L'une d'elle très hitchcockienne – un merle curetant les dents d'une mâchoire à la blancheur hollywoodienne- est l'affiche de cette 47<sup>e</sup> édition des Rencontres. (2)

Toujours dans l'inspiration parodique, le Suisse Augustin Rebetez imagine un « musée de carton » complètement déjanté sur les pratiques artistiques actuelles de la photographie. Il réinterprète de façon décapante les œuvres contemporaines d'artistes comme l'Allemand Thomas Ruff (sans cacher d'ailleurs une pointe d'admiration). La visite s'achève par une galerie de portraits de dictateurs (Mobutu, Mao, Staline...), que l'artiste a déformé à l'aide de Photoshop. Ils les transforme en monstres repoussants. On les reconnaît pourtant au premier coup d'œil.

**Hara-Kiri** Photo (Grande Halle, parc des Ateliers)  
**Maurizio Cattelan et Pierpaolo Ferrari** (Atelier des Forges, en extérieur, parc des Ateliers)

Le « musée en carton » (Au nonante-neuf, Magasin électrique, parc des Ateliers.)

## La photographie comme outil d'enquête



Cette exposition se présente avec la pédagogie d'un livre pour enfants. On a l'impression de feuilleter une histoire en découvrant l'épopée de la statue de la Liberté. Son créateur, le Français Auguste Bartholdi s'est inspiré des colosses de Memnon qu'il avait admiré lors de son voyage en Egypte vers 1840. Lui même photographe, il a beaucoup utilisé l'image pour concevoir son projet, le défendre, en faire la publicité.

Dans une toute autre veine, Laia Abril raconte le cauchemar des avortements clandestins. Elle dénonce avec efficacité le pouvoir que les hommes, les régimes politiques, ou la religion catholique s'octroient sur le corps des femmes. Comme souvent dans cette 47<sup>e</sup> édition, l'artiste réalise une installation. Des images d'identités judiciaires sont placardées aux murs comme celles de ce « criminel » un médecin américain condamné au bagne dans les années 1950 pour avoir pratiqué des interruptions de grossesses interdites par la loi. Au centre de la pièce, trône un siège à vocation gynécologique doté d'étriers, qui se regarde comme un instrument de digne de l'Inquisition. A ses cotés, un tas de cintres en tiges d'acier, le genre d'instrument utilisé pour les curetages. Le plaidoyer pour la liberté de disposer de son corps est implacable.

De son coté, le Portugais Joao Pina a consacré dix années à enquêter sur l'« Opération Condor », le nom de code du plan des dictatures militaires sud-américaines – Brésil, Argentine, Bolivie, Chili, Uruguay et Paraguay – destiné à éliminer les opposants par tous les moyens, en dehors de toute procédure judiciaire. Le visiteur est accueilli par une haie de photographies à taille humaine, d'hommes et de femmes portant tous un numéro. Photographiés par leurs bourreaux, leurs corps sont intacts. Ils n'ont pas encore subi les tortures. Beaucoup seront exécutés sommairement, jetés parfois d'un avion dans l'Atlantique et portés « disparus ». Quarante ans après les faits, les familles ne parviennent pas à en faire le deuil. Clichés en noir

et blanc très âpres de pièces vides, les anciennes prisons, de cadavres aux mains attachés dans le dos gisant dans un champ... Si à l'entrée les festivaliers papotent, discutent de choses et d'autres, tous ressortent en silence. La violence montrée ou suggérée par les images leur en ont fait perdre la voix. Cette exposition se visite comme un mémorial.

« Lady Liberty : la fabrique photographique d'une icône » (au musée départemental de l'Arles antique).

« Laia Abril : histoire de la misogynie; chapitre un : de l'avortement » (au magasin électrique, parc des Ateliers).

« Joao Pina : opération Condor » (au musée départemental de l'Arles Antiques).

## Les révélations



Sébastien Lifshitz, auteur des [Invisibles](#) (2012) (un documentaire sur l'homosexualité primé par un César) dévoile sa collection de clichés amateurs sur le travestissement. Les images surprennent d'abord par la qualité de leurs tirages, de leurs cadrages – certaines semblent prises par la géniale photographe américaine Diane Arbus. Puis fascinent par les histoires qu'elles racontent entre les années 1880 et 1980 comme le rôle « essentiel » joué par les travestis dans les groupes de théâtres des camps de prisonniers lors des guerres de 14-18 et 39-45 ! A travers la mode des coupes de cheveux et habits pour les femmes à la « Garçonne » des années 1920, le monde clos des cabarets, ou la stupéfaction d'une Amérique découvrant à la une de la presse en 1952 la transformation d'un G.I. en jolie blonde, cette exposition dévoile l'inconscient de nos sociétés (entre 1880 et 1980), à travers le regard de la marge ne manquant pas d'imagination.

Autre coup de cœur : dans les années 1970, Peter Mitchell (né en 1943) photographie les effets ravageurs de la crise sur certains quartiers de la cité industrielle de Leeds dans le Yorkshire. Le document qui aurait pu être misérabiliste est traité par l'artiste avec un humour

très british. Ses légendes parlent de la misère avec un faux détachement, comme si c'était des Martiens qui décrivaient de façon scientifique la situation à leurs semblables. Réalisées dans un esprit documentaire, précis, concis, les images en couleur sont remarquables. Totalement inconnu en France, Peter Mitchell – à l'origine un fonctionnaire ayant démissionné pour des études d'art et l'ouverture d'un atelier de sérigraphie – a eu une influence déterminante sur des photographes anglais comme Martin Parr.

Encore une surprise de taille avec l'installation de l'Irlandais Eamonn Doyle. Toutes ses photographies sont prises dans le centre de Dublin où il réside. L'artiste joue sur les contrastes de formats. Les premières images sont en couleur prises au flash. Il s'agit de personnages âgés courbés, épuisés par les années à répéter les mêmes gestes du quotidien. Eamonn Doyle les saisit du haut d'un balcon, comme toisés, écrasés par les forces de l'apesanteur. Ces portraits précèdent des clichés gigantesques en noir et blanc de jeunes aux visages durs, parfois arrogants, conquérants qui semblent surgir des murs prêt à tout écraser sur leur passage. Mais le message n'est pas aussi simple que celui sur les fossés se creusant entre les générations. On entre dans une sorte de rêve éveillé traversé par des images étranges comme ce rapace nocturne, dans un univers parfois halluciné.

« Collection Sébastien Lifshitz » (Atelier des Forges, parc des Ateliers).

« Peter Mitchell : nouveau démenti de la mission spatiale Viking 4 » (Grande halle, parc des Ateliers).

« Eamonn Doyle End. » (Espace Van Gogh).

## Les classiques revisités



Voilà une spectaculaire confrontation entre deux « géants » du XXe siècle, Eikoh Hosoe et William Klein autour de la danse buto et de son confondateur Kazuo Ono. Les approches sur ce sujet commun sont radicalement différentes. L'artiste japonais s'inspire du théâtre traditionnel

de son pays pour mettre en scène le danseur, la beauté du corps qu'il décrit comme des natures mortes. C'est méditatif, contemplatif. A l'inverse, William Klein fonce, s'empoigne, dans l'esprit de ses clichés coups de poings pris à la volée dans les artères de New York en 1954, en photographiant les performances de Kazuo Ono et sa troupe pratiquement nus dans les rues et les stations de métro du quartier de Shimbashi au centre de Tokyo. Deux styles d'images toutes en noir et blanc intelligemment mises en dialogue.

**On change de continent avec l'aventure du groupe malien Maravillas de Mali, aux airs afro-cubains, ayant fait danser Fidel Castro et Che Guevara. L'histoire de ce groupe très populaire dans les années 1960 se retrouve plongée au niveau de l'anecdote par la force évocative de Malick Sidibé, le célèbre portraitiste de Bamako, mort en avril dernier. Ses photos de fêtes qui enfiévrèrent la capitale africaine dans les années 1960 et 1970 sont censées apporter un éclairage sur l'époque. En réalité, ces clichés crèvent l'écran. On ne voit qu'eux. Et c'est drôle. Sidibé photographie une scène qui évoque aussitôt le célèbre sketch de la « drague » de Guy Bedos avec Sophie Daumier : un homme enlace avec fermeté une jeune femme. Visiblement il pense qu'il « emballe », il croit l'avoir envoûté. Le visage de sa partenaire baille d'ennui et semble dire « qu'est-ce qu'il est collant ce mec ».**

On change radicalement d'ambiance avec l'exposition sur Don McCullin où ne figurent pas ses images de guerre sur les grands conflits du XXe siècle qui l'ont transformé en légende vivante. Ne sont présentées ici que des photos peu connues réalisées à partir des années 1960 lors de ses errances entre deux reportages au Biafra ou au Vietnam, dans le Nord de l'Angleterre, et les quartiers ouvriers de Londres. Scènes de sans abri aux traits déformés par l'alcool se réchauffant autour d'un brasero de fortune, ou troupeau de moutons se rendant à l'abattoir au petit matin dans une lumière glauque... Même dans la façon de retranscrire la beauté des paysages du Somerset, sa région d'attache, le photographe est définitivement un peintre du tragique. Ces images qui cognent fort, rendent dans leurs superbes tirages en noir et blanc, un hommage appuyé à celui qui l'a toujours inspiré : Bill Brandt.

« Kazuo Ono par Eikoh Hosoe et William Klein : pas de deux » (chapelle Saint-Martin du Méjan).

« **Swinging Bamako : la fabuleuse histoire des Maravillas de Mali** » (couvent Saint-Césaire).

« Don McCullin : looking beyond the edge » (église Sainte-Anne).

A voir jusqu'au 25 septembre Les Rencontres de la photographie d'Arles

Rens : 04-90-96-76-06 / [www.rencontres-arles.com](http://www.rencontres-arles.com)

<http://www.telerama.fr/scenes/aux-47e-rencontres-d-arles-de-la-derision-de-l-enquete-et-des-revelations,145021.php>